

Chronique de résistance

Laissez-passer

Marie Claude Mirandette

Volume 20, numéro 4, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2002). Compte rendu de [Chronique de résistance / *Laissez-passer*]. *Ciné-Bulles*, 20(4), 12–13.

Chronique de résistance

PAR MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Dans le monde du cinéma, Bertrand Tavernier occupe une place singulière. Agitateur d'idées et défenseur passionné du septième art (il suffit de penser à son engagement au sein de l'Institut Lumière), il est l'un des cinéastes français les plus connus et les plus respectés. Ses films sont parfois légers et divertissants (**Un dimanche à la campagne**, **la Fille de d'Artagnan**), d'autres traitent de sujets difficiles, voire controversés (**la Mort en direct**, **L.627**). Au fil des ans et des films, il a exploré les thèmes les plus divers, abordant autant des sujets d'actualité (**Ça commence aujourd'hui**, **Au-delà du périph'**) que des sujets historiques (**Que la fête commence!**, **la Vie et rien d'autre**), se faisant tour à tour chroniqueur, dénonciateur mais surtout humaniste (**Capitaine Conan**, **l'Horloger de Saint-Paul**). La vingtaine de films qu'il a réalisés au cours des 30 dernières années a souvent rallié succès public et estime critique.

Dans **Laissez-passer**, qu'il annonce comme son dernier film — mais n'a-t-il pas dit cela de **Capitaine Conan**? —, le cinéaste s'est de toute évidence fait plaisir en abordant un sujet qui lui tient à cœur et qu'il n'avait pas encore traité: l'histoire du cinéma. Plus précisément celle du cinéma français sous l'Occupation. Ce projet d'envergure qui taraudait Tavernier depuis plus de 20 ans puise librement à même les souvenirs de deux hommes qu'il admire et respecte: Jean Aurenche (décédé en 1992) et Jean Devaivre. L'idée avait d'abord germé à partir d'anecdotes racontées par Aurenche, ami et scénariste sur trois films de Tavernier, dont le remarqué **Horloger de Saint-Paul**, qui a lancé la carrière du cinéaste. Mais c'est la rencontre avec Devaivre, au début des années 1990, qui s'est avérée l'élément catalyseur du projet, donnant à Tavernier l'angle, le point de vue qu'il cherchait pour traiter son sujet¹.

Paris, mars 1942. L'industrie du cinéma français doit composer avec la Continental, firme cinématographique allemande dirigée de main de fer par le D' Greven, ancien patron de l'UFA². Celle-ci contrôle tout: budgets, acteurs et techniciens sans oublier les scénarios. Ce contexte particulier a permis à Tavernier de truffer son film de reconstitutions; on y découvre comment, en temps de guerre et de restrictions, s'opéraient dans la plus grande précarité les tournages. Le manque de temps, de pellicule et de ressources ainsi que les pannes électriques étaient le lot quotidien même sur les plateaux de la Continental qui, entre 1940 et 1944, a néanmoins réussi à mettre en boîte une trentaine de films dont quelques chefs-d'œuvre, entre autres **le Corbeau** et **l'Assassin habite au 21** de Henri-Georges Clouzot, témoins du génie des créateurs à contourner la censure.

Dans le petit monde du cinéma comme ailleurs, il y a ceux, nombreux, qui acceptent de travailler pour l'occupant; puis, il y a ceux qui tentent de s'y soustraire. C'est le cas de Jean Aurenche (Denis Podalydès), scénariste alors déjà célèbre, qui, entre trois maîtresses et deux valises, s'échine à refuser les propositions de Greven qui, en connaisseur et cinéphile, tente d'attirer dans son giron les meilleurs scénaristes français. Avec force ruses et arguments³, Aurenche s'esquive, question de préserver sa liberté et demeurer fidèle à ses convictions: «Ne jamais écrire un seul mot qui cautionne l'idéologie de l'occupant.» C'est sa manière de résister passivement, tout en évitant la déportation et les camps de travail. De son côté, Jean Devaivre (Jacques Gamblin), assistant metteur en scène, choisit d'entrer, par calcul, à la Continental tout en continuant ses activités clandestines de résistant: «Quand on est dans la gueule du loup, vaut mieux se trouver entre ses

1. «C'est en interrogeant Jean Devaivre, complètement par hasard, qu'il m'a raconté un certain nombre d'épisodes de sa vie — son entrée à la Continental, sa discussion avec Le Chanois, son escapade anglaise — et que je me suis dit: c'est un destin formidable, il faudrait arriver à mêler les deux personnages.» THIRARD, Paul Louis et Yann TOBIN. «Entretien: Bertrand Tavernier», *Positif*, n° 491, janvier 2002, p. 84.

2. Universum Film Aktiegesselschaft, célèbre studio allemand en exploitation de 1918 à 1943.

3. Dans ses mémoires, Aurenche note: «J'ai refusé maintes et maintes fois de travailler avec eux. Je trouvais toujours prétexte pour me défilier. D'ailleurs, ils ne me proposaient que des conneries.» AURENCHÉ, Jean. *La Suite à l'écran*, Paris, Institut Lumière/Actes Sud, 1993, p. 114.



Jacques Gamblin dans
Laissez-passer

dents, là où il ne peut vous mordre», lui dit judicieusement Jean-Paul Le Chanois (*Au cœur de l'orage*, 1947). Tout au long du récit, on suit les trajectoires parallèles de ces deux hommes dont les destins se croisent à peine. Autour d'eux, une panoplie de personnages défilent dont quelques grands noms du cinéma de l'époque, entre autres, Maurice Tourneur — dont Devaivre est l'assistant lors du tournage de *la Main du diable* — et le scénariste Charles Spaak (*l'Assassin du Père Noël*, 1941).

Riche en anecdotes et en références qui feront le bonheur des cinéphiles, *Laissez-passer* est néanmoins plus qu'un simple collage de scènes savoureuses dont les ruptures de ton — on passe habilement du drame à la comédie — participent largement à assurer le dynamisme. Évoquant le climat d'instabilité de l'époque, Tavernier s'intéresse d'abord à la difficulté de faire du cinéma dans un pays occupé, explorant la fragile frontière séparant l'exercice d'un métier et la collaboration, la survie et la compromission. Il expose ainsi les choix auxquels ces hommes eurent à faire face, s'interrogeant sur leurs motivations, sondant leurs peurs et leurs espoirs. En résulte un film à plusieurs vitesses, touffu, éparpillé, qui aurait gagné à être un peu resserré mais qui n'ennuie jamais. Tavernier semble ici victime de sa trop grande générosité: le film dure près de 3 heures et compte pas moins de 115 rôles parlants, ce qui risque par moments de confondre le spectateur le plus attentif.

Le portrait que brosse Tavernier du milieu cinématographique sous l'Occupation est de toute évidence parcellaire et sélectif. Il passe volontairement sous silence certains épisodes qui ont déjà largement fait les manchettes, notamment le célèbre voyage à Berlin de quelques vedettes françaises, pour se concentrer sur le destin de ces deux artisans du cinéma français, qui ont chacun choisi leur manière de résister, l'un par l'action, l'autre par le refus de se compromettre. Filmé à hauteur d'homme, le récit suit la trajectoire des protagonistes de l'intérieur. Jamais on ne juge, pas plus que l'on ne condamne: au contraire, on tente de faire comprendre les motivations des personnages. Ce choix de la part d'un cinéaste qui a l'habitude d'être plus affirmé dans ses prises de position étonne. L'admiration que Tavernier voue à Devaivre et Aurenche, si elle peut en partie l'expliquer, ne le justifie peut-être pas entièrement.

Laissez-passer n'a pas la prétention de faire la synthèse d'une époque. Délibérément, Tavernier a pris le parti de l'esquisser par bribes, par fragments, comme l'ont vue les contemporains de l'époque, et non avec la connaissance que l'on en a aujourd'hui. Le contexte évoqué devient ainsi prétexte à une réflexion plus large sur la difficulté de survivre et de créer en période de crise. Brossant cette période trouble en évitant la fresque historique, Tavernier aborde avec lyrisme le milieu qu'il dépeint sous forme de chronique. Hommage aux artisans du cinéma, *Laissez-passer* est une belle réussite parce que aussi hymne à la liberté et à toutes les formes de résistance. ■

Laissez-passer

35 mm / coul. / 170 min /
2002 / fict. / France

Réal.: Bertrand Tavernier
Scén.: Jean Comos
et Bertrand Tavernier
Dial.: Jean Cosmos
Image: Alain Choquart
Son: Michel Desrois,
Gérard Lamps et Élisabeth
Paquette
Mus.: Antoine Duhamel
Mont.: Sophie Brunet
Prod.: Alain Sarde
et Frédéric Bourboulon
Dist.: Christal Films
Int.: Jacques Gamblin,
Denis Podalydès, Marie
Gillain, Charlotte Kady,
Marie Desgranges, Maria
Pitarresi